



TROIS QUATORZE



QUICONQUE A
BEAUCOUP VU,
PEUT AVOIR
BEAUCOUP RETENU
LA FONTAINE

PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES
04 42 91 31 00 • 01 55 78 29 90
87 bis, rue de Charenton • 75012 Paris
39, rue Espariat • 13100 Aix en Provence
Membre de l'Office • Membre de l'U.N.A.T.
Membre de l'U.N.S.E. • www.piefrance.com
Partir ou accueillir • Une année scolaire
Un semestre scolaire • Entre 15 et 18 ans
Plus de vingt destinations différentes,
réparties sur les cinq continents

LE JOURNAL DES SÉJOURS CULTURELS ET LINGUISTIQUES

● OCEANIE ● AUSTRALIE ● NOUVELLE-ZÉLANDE ● AMÉRIQUE ●
ARGENTINE ● BRÉSIL ● CANADA ● ÉTATS-UNIS ● MEXIQUE ● ASIE ●
CHINE ● CORÉE ● JAPON ● MONGOLIE ● THAÏLANDE ● EUROPE ●
ALLEMAGNE ● DANEMARK ● ESPAGNE ● FRANCE ● FINLANDE ● ITALIE ●
NORVÈGE ● POLOGNE ● PORTUGAL ● RÉPUBLIQUE TCHÈQUE ●
RUSSIE ● SUEDE ● SUISSE ● AFRIQUE ● AFRIQUE-DU-SUD

CALVIN-THOMAS
04 42 91 31 01 • 01 55 78 29 91
87 bis, rue de Charenton • 75012 Paris
39, rue Espariat • 13100 Aix en Provence
Membre de l'Office • Membre de l'U.N.S.E.
www.calvin-thomas.com
Séjours d'été • Une année au pair
Jobs et stages rémunérés • Ecoles de langue
Trimestre scolaire • Villages de langue
Séjours aux USA, en Australie, en Afrique

PUBLICATION SEMESTRIELLE

n°
45

25^e ANNÉE - N°45 - PIE & CALVIN-THOMAS

ÉTÉ 2007

NE PEUT ÊTRE VENDU

Je veux partir !

Trois Quatorze a vingt-cinq ans. Depuis un quart de siècle notre journal collectionne et publie les impressions et les commentaires de ceux qui ont choisi de partir vivre une année scolaire à l'étranger. Toutes ces impressions se ressemblent et toutes pourtant sont différentes.

C'est leur somme qui, en fin de compte, leur donne tout leur poids ; c'est l'addition de tous ces témoignages qui dessine avec un brin de précision la réalité du départ, de l'exil et de l'adaptation. Dans ce numéro, *Trois Quatorze* recueille quarante-et-une nouvelles impressions.

Je lis et relis les articles de *Trois Quatorze*. Certains ont 10 ans. Je ne me lasse pas, vraiment pas. Je veux partir. Moi qui ne veux jamais rien, là, je veux partir. C'est ce que je veux. Ce soir, j'en parle à ma mère. Je sais qu'elle va comprendre, mais je ne sais pas si elle va accepter. J'imagine tout : le pire et le meilleur. Je veux partir, je veux partir, je veux. Je rêve des Etats-Unis depuis que j'ai 11 ans. En plus je veux y aller pendant les élections présidentielles, ce sera si intéressant. Je ne pense qu'à cela depuis une semaine. En cours, je m'imagine dans un an. Je me dis que ce sera autre chose, tellement autre chose. Parfois je pleure en pensant que je ne réussirai pas à partir. Parfois je tremble en pensant que je pars, en me projetant dans le voyage. Je suis timide, tellement timide, maladivement timide ; c'est aussi pour lutter contre ça que je veux partir. Oui, je veux lutter contre ma timidité. Je veux arrêter de rougir quand on me parle, je veux faire quelque chose d'exceptionnel. Je veux partir. Je regarde des séries sans sous-titres et je comprends tout. Je veux m'améliorer, je veux être bilingue, je veux partir. J'espère écrire à nouveau à ce journal, et cela très bientôt pour annoncer que je pars. Je l'espère de tout mon être. Partir !
Raphaëlle

NOUVEAU PROGRAMME CAMPUS B (PAGES 4-5)

• Une année d'études sur un campus américain

• Bourses d'études



Tim, Pueblo, Colorado, USA

TOAST. Un grand merci et une profonde admiration à Franck, Viviane, Thomas et sa femme, Tony, Dave, Alan, Cooper qui ont contribué à rendre merveilleuse l'année d'un petit « frenchy » au Colorado. Timothée, tu garderas longtemps dans ton cœur la très belle leçon de vie que Franck t'a donnée. Malgré sa mobilité réduite, il a le don de rendre heureux tous les gens autour de lui.

Tes moments de bonheur ont été nombreux, tes rencontres surprenantes, tu es devenu un très beau joueur de football, de baseball, de frisbee, de bowling. Tu as vécu des moments inoubliables, des éclats de rire, ton premier pantalon noir, ta première cravate... Nous sommes fiers de toi, de ton année, de ta force.
*Mère de Timothée,
Pueblo, Colorado
Un an aux USA*

PLEURS ÉTERNELS
J'ai pleuré de joie en lisant et en relisant les uns après les autres les articles et les témoignages de « Trois Quatorze ». Je les connais par cœur. J'ai passé tellement de temps sur le site de PIE. J'ai fini par parler à mes parents. Je leur ai dit que je voulais partir, que ce n'était pas une simple lubie d'ado. J'ai réussi à leur dire. Mais ils m'ont répondu : « Après le bac ! » Je comprends, mais le problème c'est qu'après le bac, je serai trop vieille pour le programme. Je ne partirai pas. Alors aujourd'hui, je relis « Trois Quatorze » pour la troisième fois, et je pleure de tristesse.
Mélanie

VITE
L'idée de partir me ronge, cette idée ne me quitte pas. Je veux partir vite. Au début, je voulais partir après mon bac. Mais désormais, plus je lis les blogs de ceux qui sont partis, plus je lis *Trois Quatorze* et plus je veux partir vite. Mais il faut surmonter quelques barrières : les parents, le prix... J'ai déjà franchi un petit pas : cet été, je pars 11 jours à Miami. J'ai hâte. J'ai peur d'être déçue aussi. Le seul mot qui me vienne à l'esprit c'est : « VITE ! »
Julie

IMPRESSIONS
Impressions des participants au programme d'une année à l'étranger.
Lettres, messages, annonces...
Pages 2, 3, 6, 7

DOSSIER
Campus B. Naissance d'un programme
Voyage sur un campus, en compagnie de Florence Bécot — Infrastructures, pédagogie, coût et investissement, enjeux...
Pages 5, 6

PORTRAIT
Sophie Sorba
Déléguée régionale en Corse
Page 8

PIE & CALVIN-THOMAS 0825 03 5000



Alienor, Springfield, Illinois, USA

MÉMOIRE D'UNE ANNÉE

Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro, Claudia change de point de vue, Cécile se retrouve seule dans le bus, un anonyme essuie une tempête. Certains, à l'image de Pauline, nous racontent qu'ils voudraient « revenir en arrière et tout recommencer », la plupart enfin reviennent à cette question qu'ils n'ont pas manqué à un moment ou un autre de se poser : « Mais pourquoi me suis-je lancé dans cette aventure ? »

Impressions d'ailleurs

TO START OVER

Je vais quitter l'Illinois dans exactement cinq semaines. J'ai le blues. Quand j'ai appris ma date de retour, je suis tombée dans les bras de ma sœur d'accueil. J'ai réalisé soudain ce qui aller me manquer pour toujours : mes amis, ma famille, que j'aime sincèrement. Et puis toutes les petites choses : les chansons qu'on écoute en boucle dans la voiture, la façon qu'a ma sœur de se moquer de moi quand je dis « but I'm french », mon père et ses sarcasmes, les rires, la gentillesse de ma mère, les « bonefires », la salle de musique au sous-sol. Mon « fake father » — c'est ainsi que je l'appelle — ne cesse de me répéter : « You don't leave, it's a joke, isn't it ? » — tu ne pars pas, c'est une blague, n'est-ce pas ? — et moi, inlassablement je lui réponds : « I wish it were » — « J'aimerais bien ». Aujourd'hui j'ai reçu une lettre d'ASSE avec les portraits et les descriptions des participants 2008. Je les envie. « If only it could start all over again ! » — Ah, si seulement tout pouvait recommencer !
Pauline, Wilmington, Illinois
Un an aux USA

FORREST GUMP

Being an exchange student is so beautiful. If it doesn't work straight away, just learn from it and move on. Everything is meant to be, and anyway when you work it out, it's heaven. Do as much as you can and meet as many people as you can. Smiling is the best thing you can do. I'm still enjoying myself here in Australia, discovering things everyday. As Forrest Gump, I'm still trying to try all the different chocolates! I've got so many wonderful souvenirs. Everybody should do this experience. Hope everything is fine in France with the elections and within « PIE Magical World ».
Camille, alias Camzy, Port Macquarie, New South Wales / Un an en Australie

DE L'AMOUR, PARTOUT

Je crois que j'ai rencontré plus de monde en Afrique du Sud en huit mois que je n'en ai rencontré en France en dix-huit années. L'adaptation à ce pays est un défi de taille. Nous sommes vraiment sur un autre continent. Les réalités sociales sont bouleversantes. Moi qui comptais atteindre une certaine forme de liberté, j'ai vite déchanté. Je vous expliquerai à mon retour. J'ai eu quelques petits ennuis avec l'organisme sur place. J'ai eu une « Warning letter », j'ai eu le malheur d'avoir un petit ami... Ah, cette vie ! Voilà pour les nouvelles du front. Pour le reste, sachez que la petite Mélaïne a beaucoup changé : elle a adopté « the coloured South African Ways », elle a beaucoup appris sur elle-même, elle a eu le temps de réfléchir à la relation qu'elle entretient avec ses parents, elle est riche d'une autre culture.

Ça rend fort de se retrouver soi-même, au début un peu seul contre tous. Et puis on réalise rapidement qu'il y a de l'amour partout, que l'on n'est jamais seul, que la solitude n'est rien d'autre que la carapace que l'on veut bien enfilier.

Ce pays est à présent dans mes veines. Il est en moi ; il fait partie de ma vie. Est-ce qu'en France, je vais changer mon point de vue sur les choses ? Je ne sais pas. La vie réserve beaucoup d'épreuves. Mais elle est belle et pleine de surprises aussi.
Mélaïne, Rocklands
Un an en Afrique du Sud

EN QUOI AI-JE CHANGÉ ?

Ma mère d'accueil est journaliste. Comme elle prépare un article pour le New York Times sur les personnages déguisés de Disney World, je suis allée avec elle à Orlando et nous nous sommes prises en photo devant chaque personnage, en commençant par Mickey Mouse !

Superbes vacances. Je réalise que la fin du séjour approche. Magnifique expérience. Je ressens du stress à l'idée de ce nouveau départ, et de l'excitation en même temps. À mon retour en France, je crois que je pourrai mesurer vraiment ce que j'ai appris ici, en quoi j'aurai changé, dans mes comportements, ma façon de faire et de voir les choses. Je me sens différente, c'est sûr. Et j'aime cela.
Davina, Edina, Minnesota
Un an aux USA

DÉFINITION

Il me reste si peu de temps pour profiter de mon bel état, « Le Maine ». Au départ j'avais le sentiment d'être tombée dans un endroit perdu. Et puis j'ai vite réalisé qu'en fait, tout le monde tombait loin des villes et dans des endroits paumés. Pourquoi ? Mais parce que c'est comme ça l'Amérique ! J'ai dû changer de famille ; pour différentes raisons ; à un moment j'ai eu peur de changer car je craignais de tomber sur une famille plus difficile, j'avais peur de trop bouleverser mon année. Mais j'ai compris que quand quelque chose n'allait pas, il fallait chercher, être prêt à bouger. J'ai compris qu'il me fallait lever les obstacles au bonheur.

Il n'y a que les participants de PIE qui peuvent réaliser la chance qu'il y a à être étudiant d'échange : être loin, indépendant, seul, heureux. Heureux parce qu'on a les yeux ouverts sur le monde, parce qu'on se construit, à l'écart des préjugés. Partir c'est élargir son champ de vision. Ce n'est pas changer, c'est changer de point de vue, c'est apprendre qu'il n'y a pas qu'une façon d'apprendre, c'est comprendre ce que l'on veut et ce que l'on ne veut pas, c'est passer du temps avec soi-même, c'est s'ennuyer parfois — au point de se dire : « Mais qu'est-ce que je fais là ? » —

c'est se demander pourquoi les gens sont comme ils sont, c'est faire preuve de tolérance, c'est savoir remercier ceux qui vous accueillent et qui vous aident à prendre en main votre vie nouvelle. Parce que je crois que « Partir » c'est aussi aimer revenir. Et je sens qu'il me reste à apprendre cela.
Claudia, Gardiner, Maine
Un an aux USA

UNE ROBE, UN DATE... ET 2000 \$

J'ai encore plein de choses à apprendre ! Mais je n'ai plus que cinq semaines à passer ici. Je dois en profiter. Samedi à la « prom », j'aurai une robe et un « date » — un mec. La soirée se déroulera sur le thème « Hollywood » ; j'ai aidé à préparer les décors. On va bien s'amuser. Récemment, j'ai participé au gala de Scholarship, et on m'a offert 2000 \$ pour aller en Université !
Charlene, Pueblo, Colorado
Un an aux USA

LE GRAND CHEMIN

Huit mois ! Oui, huit mois dans mon cher pays d'accueil, les USA. Je vis des hauts et des bas. Mais je me rends compte à quel point je suis fière de ce que j'ai pu accomplir jusqu'à présent. Entre les voyages, les rencontres, la découverte d'une culture différente, les progrès en anglais, les challenges que je me suis fixés en natation... en tout. J'ai fait un grand chemin. J'ai réalisé tellement de choses cette année, j'ai totalement changé. Avant de partir on se fait des tas d'idées. On rêve à plein de choses : à ce que l'on souhaite vivre et à ce que l'on souhaite faire. On se dit que c'est inaccessible. Mais moi, tout ce dont j'ai rêvé, je l'ai réalisé. Si j'avais le choix, je recommencerais dès l'année prochaine. À deux mois du grand départ, je réa-

lise à quel point ma rencontre avec Radka a été importante. Radka est de Prague. On s'est croisées en classe d'espagnol : deux étudiantes étrangères qui voulaient apprendre l'anglais ! On a participé aux mêmes activités (hip-hop et natation). Je m'entends très bien avec sa famille d'accueil. Je suis presque autant chez eux que chez moi. On se reverra, c'est sûr.
Laetitia, Ashburn, Virginie
Un an aux USA

PS. : je suis très touchée par ce qui s'est passé à Virginia Tech. Je n'habite pas très loin. Mon lycée a beaucoup d'élèves dans cette université. Demain, pour soutenir les familles, on portera les couleurs de l'université.

SENTIMENTS CONTRADICTIONNELS

J'aurais dû écrire dès le début. Mais tout avançait comme dans un rêve. Alors... Alors je n'avais pas le temps. Je voulais juste profiter. Et puis, il faut dire aussi que je vous en ai voulu, à vous *Trois Quatorze*, car parfois ça n'allait pas fort, et dans ces moments-là, je vous en ai voulu de m'avoir laissé croire, à travers vos articles, que tout allait bien se passer. C'est vrai qu'au final — je veux dire quand je fais le bilan — tout s'est parfaitement déroulé, mais je peux vous assurer qu'au jour le jour, quand on vit une aventure comme celle-là, le moindre petit problème devient énorme. Avec le temps, c'est vrai, on reprend toujours le dessus et tout repart. Mais les futurs participants doivent prendre conscience que tout n'est pas rose, loin de là, que parfois il faut savoir prendre sur soi, s'adapter à tant de différences. À la fin, seuls les jours magiques restent et ce sont eux qui transforment votre année en un souvenir « inoubliablement inoubliable ». Je voulais remercier *Trois Quatorze* de nous permettre de nous exprimer, et aussi PIE, et aussi ma famille qui m'a



NAISSANCE

Tous nos vœux de bienvenue à Mohamed Miloud, fils d'Affif et de Yasmina Boucetta. Affif est, pour mémoire, « Responsable des opérations » à PIE et à Calvin-Thomas. Il travaille au bureau national d'Aix, et a notamment en charge le suivi des sites internet. Mohamed Miloud est né le 22 mars 2007, à Aix-en-Provence. Il pesait 3,630 kilos et mesurait 51 centimètres. Il devrait partir pour une année scolaire à l'étranger entre 2022 et 2027.



DÉPART DE JULIE

Ancienne participante au programme (Kennewick, Washington, USA, en 1999), ancienne correspondante locale, présidente de PIE connection de décembre 2004 à avril 2007 (l'association des anciens), Julie Clément était assistante des programmes depuis plus de trois ans. Julie a marqué l'association de son empreinte. Elle part vers d'autres aventures — en commençant par l'Australie. On sait que Julie restera, d'une façon ou d'une autre, liée à l'association. *Trois Quatorze* suivra de près son parcours. C'est Céline Polart, ancienne participante elle aussi, qui prendra sa suite dès le mois de juillet, et qui travaillera désormais aux côtés de Maya, au bureau d'Aix-en-Provence.

NAISSANCE

Claudine Touzé est une ancienne participante au programme et une fidèle de l'association (elle assure notamment et depuis quelques années la formation des jeunes étrangers à la langue française). Claudine est mère depuis le 20 avril 2007, d'une petite Keira. Keira est née en piscine. Elle mesurait 54 cms et pesait 4,030 kgs. *Trois Quatorze* adresse à Claudine et à Simon Quinn — le père — ses chaleureuses félicitations.

Correspondance. *Courrier des participants et des parents*

permis de vivre ce qui restera l'un des plus beaux souvenirs de mon existence. Maintenant la fin est proche et ma tête est pleine. Je n'oublierai jamais.

*Carol-Anne, Deming, New Mexico
Un an aux USA*

UN PETIT PAIN AU CHOCOLAT

Le 6 avril dernier, pour mes dix-huit ans, ma famille m'a amenée voir un musée et un match de NBA ; puis on est allé faire du shopping. Dans une sorte de petite boulangerie nommée *Au bon Pain*, ils m'ont acheté un petit pain au chocolat. À ma grande surprise, il n'était pas mauvais du tout. Pendant un instant, en le dévorant, j'ai eu l'impression d'être en France.

Que les participants qui appréhendent leur adaptation se disent que, dans la plupart des cas, les familles sont prêtes à les accueillir à bras ouverts et prêtes à les considérer comme un membre à part entière de leur foyer. Cela ne veut pas dire qu'ils remplaceront les familles naturelles. Ce n'est pas leur rôle et ce n'est pas ce qu'ils cherchent à faire. Ma tête est emplie de souvenirs, et mon cœur d'amour. Tout ça grâce à ma famille d'accueil qui a su faire de mon année ici quelque chose d'extraordinaire et grâce à mon exceptionnelle famille naturelle, et grâce à mon entourage.

*Amandine, Faimount, Indiana
Un an aux USA*

JUST GO !

Je ne savais pas trop pourquoi je partais. Je flippais à fond à l'idée de partir toute une année loin des miens, de mon pays, de mes amis. Mais une fois sur place, tout est passé si vite, sans questionnements, sans que je m'en rende vraiment compte. Noël, «Prom», anniversaire, «Thanksgiving», «Graduation day»... Tout va à toute allure. Il ne faut pas se leurrer : tout n'est pas facile tous les jours. Mais c'est comme ça qu'on grandit ! L'essentiel, c'est de profiter de chaque moment... et de garder le meilleur. Il ne faut pas trop réfléchir. Il faut juste y aller.

*Violine, Grapevine, Texas
Un an aux USA*

SEULE DANS LE BUS

Sept mois. J'ai plus appris en sept mois qu'en 18 ans d'existence. Les débuts furent difficiles. Au départ on pense aux séries télé : piscine, accès centre ville... Et puis la réalité s'impose : une maison minuscule, une famille pas super accueillante, la barrière de la langue. Là, je me suis dit : « Qu'est-ce que tu fous là ? » Les semaines passent. Du côté de l'école, ça va. Les gens sont accueillants, c'est le nouveau monde, merveilleux. Les amis trouvent mon accent « sexy ». Avec la famille d'accueil par contre, ça ne va pas fort. Je me dis alors que ça vient peut-être de moi, je fais tous les efforts possibles, mais en vain. Un jour, j'en parle à un prof, on contacte l'association, et le processus de changement s'enclenche.

Une semaine plus tard, je dis adieu au lycée, à mes amis, à mes copains, à mes professeurs. Je pleure. Ils pleurent, tous. Je me retrouve seule dans un bus — on est le 11 novembre — et là je me dis que c'est dur, vraiment. Et je me demande alors si j'ai pris la bonne décision. Je sens au plus profond de moi que je suis repartie pour une autre aventure.

Aujourd'hui, je ne regrette rien. Je suis la plus heureuse au monde. Ma « host family » est absolument géniale. Je les aime fort. L'intégration à l'école s'est bien passée aussi. J'ai de

nouveaux amis, aussi géniaux les uns que les autres. C'est simple, j'adore l'Amérique et ses habitants. La barrière linguistique est tombée. Quel bonheur de pouvoir parler et comprendre l'anglais. Côté adaptation, il m'a fallu accepter que tout n'était pas mieux dans mon pays.

Bientôt il va falloir refermer une page de ma vie : rentrer. Et cette fois-ci, je n'aurai pas de date retour pour les USA. Vais-je revoir tout ce beau monde un jour ? L'idée que « non » m'effraie.

En un an, j'en ai appris bien plus sur le monde, les autres et moi-même que je ne pouvais l'imaginer.

Cécile, Willis, Texas / Un an aux USA
Le témoignage des parents de Cécile — relatif à son changement de famille — est publié dans son intégralité sur le net : www.piefrance.com/impressions

APRÈS LA TEMPÊTE

Passer un an à l'étranger, devenir bilingue, découvrir... etc., etc. Tout cela semble bien attirant, super motivant, si parfait en somme que l'on en oublierait presque les difficultés qui nous attendent.

Il est bon de prendre conscience, avant de s'embarquer dans cette aventure, que des problèmes surgiront, et que les coups durs, les situations inattendues et blessantes, font partie intégrante de l'expérience.

Croyez-moi, en cours d'année, il arrive qu'on se demande vraiment ce que l'on fait là. Dans ces moments-là, on serait prêt à donner n'importe quoi pour tout arrêter et rentrer chez soi. Quand les larmes coulent, il faut apprendre à se battre. Mais vous verrez que les difficultés finissent par s'estomper et qu'elles font place à des moments fantastiques, et alors, tel un marin qui a essuyé une grosse tempête, on se sent fier et fort, et l'on apprécie à sa juste valeur le temps beau et calme. On sait alors à quoi l'on a résisté, on sait que l'on a appris à s'adapter, que l'on a changé et grandi. On est devenu plus fort, plus sociable, on se connaît mieux. Alors, on se sent léger, heureux, on est comme un petit nuage qui flotte dans le bonheur. Partir, c'est avoir l'assurance au final de rencontrer

des gens formidables, généreux, ouverts, des gens qui ont le cœur sur la main.

Une chose m'a frappée. Quand tu arrives, tu es seule avec de nouvelles personnes. Face à eux tu es toi-même, vraiment telle que tu es, et les gens s'adressent à toi en tant que telle : tu n'es pas la fille de untel ou la sœur de untel.

Anonyme / Un an aux USA

DE LA CHARCUTERIE AU PETIT-DÉJEUNER

Je fais 2x6, deux expériences en une : six mois aux USA et six mois en Allemagne. Deux expériences complètement différentes, mais aussi riches l'une que l'autre. J'ai 15 ans, et malgré mon 1 m 62, j'ai osé braver l'inconnu, partir à l'aventure. C'est le meilleur choix que j'ai jamais fait. Dans mon cœur, la Californie maintenant c'est chez moi et l'Allemagne aussi. J'ai vu Hollywood, Disneyland, Las Vegas, j'ai de nouveaux grands-parents, et ils sont extras. Maintenant je vis dans un village au milieu de la montagne, je mange de la charcuterie au petit-déjeuner, je trouve ça bon, et je trouve les Allemands sympas, et leur pays tout autant. J'ai appris à vivre les choses, et en même temps j'ai appris à les graver dans mon cœur. Je me suis affirmée. J'ai découvert que d'être sympa et vraie avec les gens, cela changeait tout. *Schöne Grüsse Laura, Cypress-Califonie & Jonsdorf 2x6 / USA-Allemagne*

LE DÉBUT ET LA FIN

Neuf mois que je suis là. « Là », c'est aux USA. « Là », c'est dans le Missouri, à Gainesville.

Gainesville, Missouri, USA ! Wouah ! Je suis dans un village de 600 âmes. Pour l'adaptation c'était pas facile. Mais au final, c'était bien. Il me reste à peine deux mois. C'est rien. Il y a un an, je vous aurais dit : « C'est énorme ». Heureusement il me reste les meilleurs moments à vivre.

Car dans la vie, croyez-moi, les meilleurs moments c'est toujours au début et à la fin.

*Maelis, Gainesville, Missouri
Un an aux USA*



X JOURS

Inutile de vous raconter des histoires. Les deux premiers mois ont été très difficiles. Nous comptons les jours. « Elle est partie, il y a x jours, elle reviendra dans x jours ! » Elle nous manquait vraiment. Ses amis venaient nous voir souvent, ça nous remontait le moral, ça nous a permis d'aller de l'avant. Et puis elle a changé de famille. Ses parents nous ont tout de suite contactés par mail, nous étions rassurés. Ils la considéraient comme leur fille. Elle avait deux sœurs et un frère avec qui elle s'entendait très bien. Les nouvelles se sont espacées. Elle est devenue trop occupée : école, activités sportives, sorties avec la famille. Elle progressait en anglais. Nous étions ravis. Il reste deux mois et des poussières. Nous allons retrouver notre Lolo.

*Parent d'Elodie, Little Falls, Minnesota
Un an aux USA*

DROIT DANS LES YEUX

J'ai rejoint le FCCLA (Family career and community leader of America), un groupe de discussions et d'aide à ceux qui sont en difficulté. J'apprends beaucoup. Nous travaillons en ce moment sur les stéréotypes et sur les préjugés qu'ils entraînent. On réfléchit à la façon dont on réagit en fonction justement de nos stéréotypes. En janvier, dans le cadre de cette activité, nous avons eu une compétition à San

Antonio, Texas. On a fini troisième. On était tellement heureux ! Il m'a fallu parler en anglais devant des juges. Il y a six mois, si quelqu'un m'avait dit qu'un jour je ferais ça, je l'aurais regardé droit dans les yeux et je l'aurais traité de fou.

*Audrey, Christine, Texas
Un an aux USA*

MON COLORADO

J'ai envie de ramener mon Colorado en France. J'envie ceux qui vont partir, qui sont plongés dans les *Trois Quatorze* pour essayer de comprendre et d'imaginer comment ça va se passer.

*Liza, Warforf, Colorado
Un an aux USA*

DANS MES VALISES

Je suis partie en juillet avec dans mes valises, trois mots d'anglais, des rêves à n'en plus finir, et aucune idée précise de ce qui m'attendait. Un an après je suis revenue chargée de souvenirs, de bonheur, de réussite, de fierté... et dans mes bagages, je ramène un superbe anglais.

Pourquoi avoir voulu partir ? Quelle idée m'est passée par la tête ? Je ne sais pas, mais je sais que je suis revenue confiante, adulte. Je suis prête à affronter le futur. Futurs participants, foncez. La plus belle année de votre vie vous attend.

Laetitia / Un an aux USA en 2006

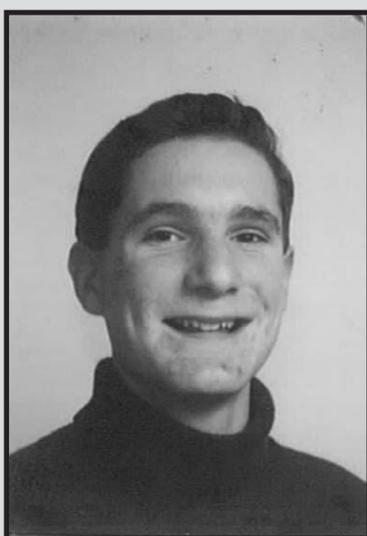
.../... suite page 6



ETIENNE

À l'occasion de la sortie de son dernier numéro, *Trois Quatorze* a appris avec une grande tristesse le décès d'Etienne Burgeot. Ancien participant au programme en 1995 (Nederland, Texas, USA), Etienne avait participé activement à la vie associative. En tant qu'animateur aux stages départ et accueil, il avait fait profiter tous les membres de PIE, de son dynamisme, de son enthousiasme, de son sourire. L'annonce de sa disparition a marqué nombre d'anciens.

Trois Quatorze transmet ses condoléances et son amitié à Anne-Marie et André, ses parents, ainsi qu'à Guilaine, sa sœur, et Maxime, son frère.



ÉCRIRE À TROIS QUATORZE

Participants, amis, parents...

Le journal attend vos commentaires et vos impressions. Envoyez e-mails, lettres, photos, dessins à : trois.quatorze@piefrance.com

Trois Quatorze - Gratuit - n°45 - 12000 ex.
Images : Xavier Bachelot & les participants,
Rédaction : Xavier Bachelot et les participants PIE et Calvin-Thomas
Remerciements particuliers à :
Annie Bachelot, Afif Boucetta,
Julie Clément, Bénédicte Déprez,
Andrée Hamonou.

ABONNEMENT GRATUIT À « TROIS QUATORZE »

Je désire recevoir le journal *Trois quatorze*.
Remplissez ce coupon et retournez-le à :
PIE / Calvin-Thomas : 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE
ou envoyez un mail à : trois.quatorze@piefrance.com, en précisant vos coordonnées.

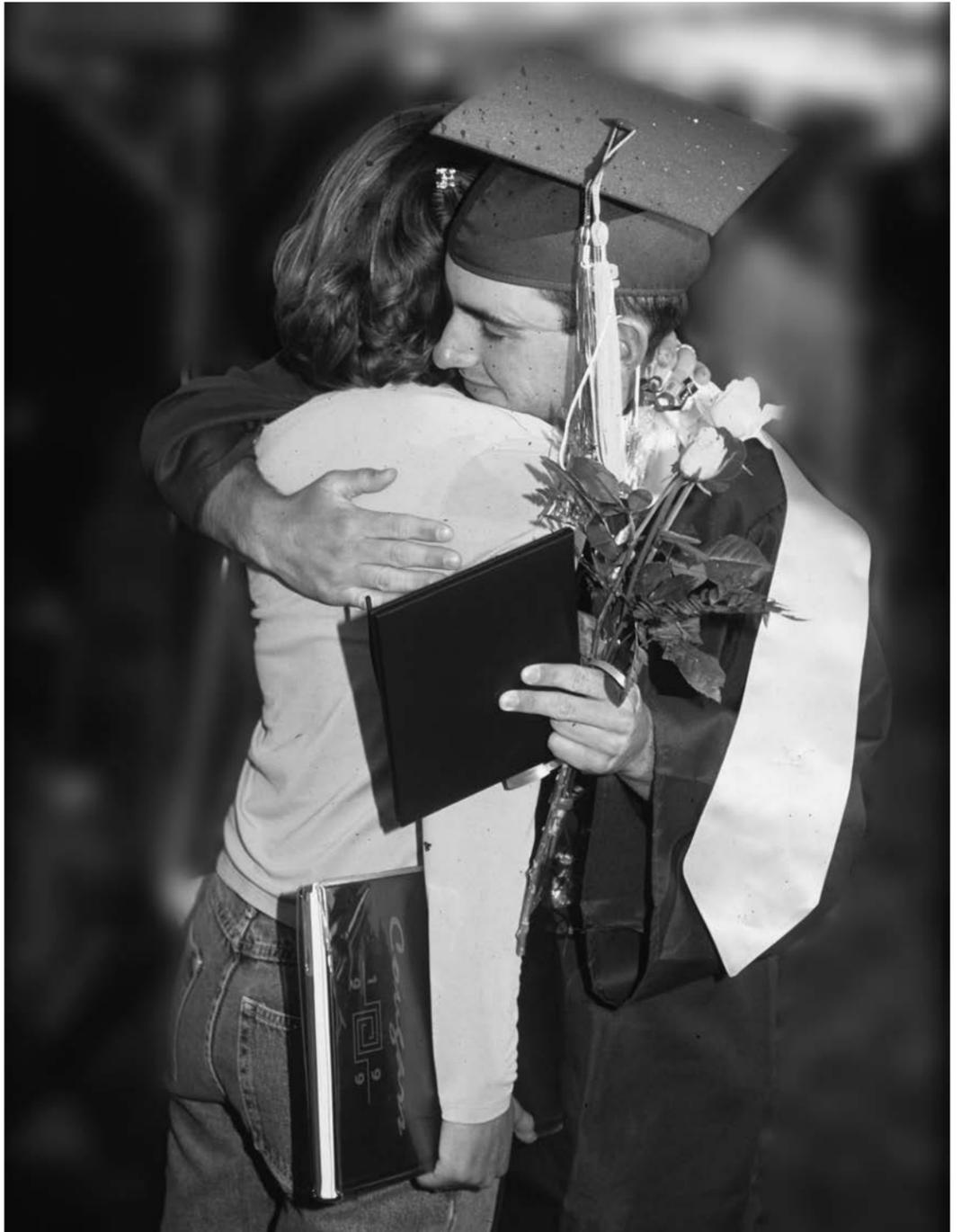
Nom & Prénom :

Adresse :

À savoir : les participants et les familles d'accueil sont automatiquement abonnés à *Trois Quatorze*. Cet abonnement court pendant trois ans. Au delà de ces trois années, ils doivent, s'ils veulent continuer à recevoir le journal, nous retourner le bulletin ci-joint (durée d'abonnement : trois ans - renouvelable).



VISITE D'UNE UNIVERSITÉ
Florence Bécot, ancienne participante au programme d'une année scolaire à l'étranger, a intégré en 2005 une université américaine, pour y suivre son année de Master. Au-delà des conditions d'admission dans son université — qui diffèrent de celles définies dans le cadre du nouveau programme de Calvin-Thomas — nous nous intéressons ici au vécu de Florence sur son campus, à son approche de la pédagogie nord-américaine, et, d'une façon plus générale, aux enjeux d'une année d'études supérieures aux États-Unis.



Un an sur un campus

“
On est dans l'échange, le but au final étant la compréhension et la réflexion. L'élève va questionner, contester parfois, et le professeur expliquer. Ce n'est pas un problème. Cet échange se fait dans le seul but de comprendre. Si cela est nécessaire, le professeur expliquera cinq fois la même chose, en utilisant des approches différentes à chaque fois, jusqu'à ce que chacun comprenne et s'y retrouve.
 ”

Trois Quatorze — Comment en es-tu venue à intégrer une université américaine ?

Florence Bécot — Je suis partie dans le cadre d'un programme d'échange avec ma fac en France, au terme de ma Licence. Ces échanges sont très codifiés, ils se font sur un pied d'égalité (nombre égal d'élèves étrangers qui se rendent aux États-Unis et d'élèves américains qui sont reçus à l'étranger). La sélection était assez difficile, rude même. Mon entretien en anglais s'est bien passé, le second entretien en revanche était assez tendu ; il faut prouver que l'on mérite sa place. C'était un peu le parcours du combattant. D'autant que ma sélection par l'université française ne garantissait pas mon acceptation par le programme d'échanges, pas plus que par l'université américaine.

Trois Quatorze — Une fois ces étapes franchies, quelle université as-tu choisie, et laquelle as acceptée ton dossier ?

Florence Bécot — J'ai eu la chance d'être acceptée à « Western Washington University ». C'était mon premier choix. Ce campus se situe sur la Côte Ouest, dans l'état de Washington, à deux heures de Seattle et à quelques encablures de la frontière canadienne. L'université compte treize mille étudiants, ce qui paraît énorme vu de France, mais n'a rien de gigantesque pour une université américaine. J'ai beaucoup réfléchi à la situation du campus (proximité des montagnes et des grands espaces) et à l'atmosphère générale.

Trois Quatorze — Comment s'organisent les études supérieures aux USA ? Quelles sont les grandes différences avec le système français ?

Florence Bécot — En France, l'Université est conçue comme un prolongement du lycée, avec un enseignement orienté exclusivement autour de la spécialisation (qui est déterminée pratiquement dès la première année). Tu arrives, on te donne ton emploi du temps en fonction de cette spécialisation (maths, écono-

mie...), et tu suis les cours. Tu construis ton propre chemin. Ici, aux USA, les deux premières années sont dédiées aux « requis » de l'enseignement général (c'est un anglicisme, mais je n'ai pas mieux comme terme). Tout fonctionne sur un système de « crédits », un peu comme en « High School ». L'enseignement est assez complet. La diversité est une notion importante — l'enseignement varie, par exemple, selon chaque université. Il te faut, sur deux ans, valider un certain nombre de crédits en « Littérature », « Communication », « Maths », « Sciences », « Sciences sociales », « Business », etc... Et au fur et à mesure, en fonction de ton niveau, de tes choix et de tes compétences tu t'orientes vers ta « Major ». Si tu sais vraiment ce que tu veux faire tu peux te spécialiser plus tôt. Tu fabriques tes études un peu à la carte. Une sorte de menu complexe avec plein de variantes. Pour le seul « credit » d'anglais 1^{ère} année, il y a par exemple dix possibilités différentes (Littérature du XVIII^e siècle, « Grammaire », « Journalisme », « Creative Writing »...). Dans ton domaine de spécialisation, il y a un minimum de cours à prendre — tu les prends dans l'ordre que tu veux — et des options à choisir (donc un autre menu) qui te permettent de te diversifier encore ou bien de te spécialiser dans un domaine à l'intérieur de ta « Major » (par exemple « Ressources humaines » ou « Marketing » dans l'option Business)...

Trois Quatorze — Chaque parcours est donc unique. Es-tu guidée, aidée dans tes choix ?

Florence Bécot — Oui tu peux vraiment trouver de l'aide, chaque étudiant se voit attribuer un conseiller académique. Il y a aussi des conseillers dans chaque « département », et tu peux entrer en contact facilement et directement (e-mail ou autres) avec les professeurs. Le plus dur c'est d'avancer en fonction des disponibilités (places libres), des contraintes de ton cursus, de ton niveau. Mais tu t'en sors toujours. Même en tant qu'étranger.

Trois Quatorze — Quel était ton domaine et quels cours suivais-tu ?

Florence Bécot — Mon domaine d'études en France était « Administration, Entreprise et Territoire » avec une spécialisation en économie internationale. Ici, j'ai donc fait un Master de Business International. J'ai choisi « Lois et Environnement des Affaires », « Introduction au Management », « Affaires Internationales », « Management des Ressources Humaines », « Économie Environnementale », « Opérations Internationales », « Gestion de la diversité Culturelle », « Communication Professionnelle », « Introduction à la communication », « Natation », « Voile », « Ski »... Au final, les crédits obtenus aux US ont été validés par mon université française, et j'ai donc obtenu mon Master.

Trois Quatorze — Tu décris un système assez proche de la « high school ». Quelles sont les principales différences ?

Florence Bécot — Elles sont énormes. Pas tant sur la forme que sur le fond. Les principes sont proches, mais le niveau est incomparable. En une ou deux années, les élèves américains apprennent à travailler. On essaie de privilégier l'autonomie et la réflexion. Et ça bosse dur. Il n'y a que 10-12 heures de cours par semaine, mais on nous explique que chaque heure de cours doit générer environ trois heures de travail individuel. Il y a une grosse exigence à ce niveau-là (et un énorme contraste avec la High School). Il est courant par exemple qu'entre deux cours, le prof nous donne 100 pages de cours à lire. Et le cours d'après, tout cela est considéré comme lu, acquis. On doit faire des comptes rendus, on a des travaux considérables à préparer en groupe, etc. Ce qui est du savoir à l'état pur reflète l'investissement de l'étudiant.

Trois Quatorze — Au niveau pédagogique qu'est-ce qui distingue l'Université américaine de l'Université française ?

Florence Bécot — Les élèves sont par-

tie prenante du système ; ils sont beaucoup plus impliqués. En France, il y a d'un côté le professeur (agrégé ou certifié) qui expose son savoir, et de l'autre côté, l'élève dont la seule fonction est d'écouter et de prendre des notes (de façon souvent frénétique). En économie par exemple, l'enseignant français va exposer des théories (sur le chômage, l'inflation), des théories au demeurant assez compliquées, et l'élève va simplement tenter d'enregistrer. Il est malvenu et inconcevable pour un étudiant français de prendre la parole en cours et de remettre en question les théories exposées par le professeur. Aux USA, on est dans l'échange, le but au final étant la compréhension et la réflexion. L'élève va questionner, contester parfois, et le professeur expliquer. Ce n'est pas un problème. Cet échange se fait dans le seul but de comprendre. Si cela est nécessaire, le professeur expliquera cinq fois la même chose, en utilisant des approches différentes à chaque fois, et ce jusqu'à ce que chacun comprenne et s'y retrouve !

Trois Quatorze — L'Université française, en effet, et encore plus le secondaire base son enseignement sur le magister.

Florence Bécot — Tout à fait. Et aux États-Unis, très peu. L'essentiel ici tourne autour des cas de recherche, des projets à monter, de l'argumentation à développer. Le professeur met vraiment ses connaissances au service de ses élèves, il n'est pas un simple répétiteur. Le but est que l'élève pense par lui-même. Le savoir, il doit l'acquérir dans le travail individuel qu'il mène en parallèle du cours, notamment à travers les lectures. On est loin de l'idée du bachotage.

Il y a aussi un souci de concret, d'efficacité : c'est le fameux pragmatisme américain. On te prépare à l'après-études. En cours de « Communication professionnelle », par exemple, on avait des faux entretiens d'embauche, avec de vrais professionnels. Il fallait se préparer, je veux dire phy-

Dossier. Une année universitaire aux États-Unis



siquement — ça allait jusqu'à la tenue, la présentation, la façon de se tenir pour répondre aux questions, etc. C'était très complet, très pratique aussi. En dehors des cours, les professeurs se doivent de tenir des heures de permanence, les étudiants peuvent donc aller leur rendre visite dans leur bureau afin de demander des explications sur le dernier cours, leur demander des conseils sur le projet final, ou même parler de la pluie et du beau temps.

Trois Quatorze — Les professeurs sont tenus de publier également. C'est une chose importante, n'est-ce pas ?

Florence Bécot — Oui, absolument. Il faut bien comprendre qu'ici, l'idée majeure est qu'un professeur est au service de l'Université et de ses élèves. Quelque part, il a des comptes à rendre. Il en va de son budget futur, de ses recherches et de son poste. Il y a un exemple parlant : ici les étudiants sont questionnés régulièrement sur l'enseignement qu'ils reçoivent et sur leurs professeurs (ponctualité, précision dans les corrections, pédagogie...). Ils donnent leur avis sur l'enseignement qu'ils reçoivent. Ces rapports sont lus ; ils sont importants dans la mesure où ils interviennent au niveau de la notation du professeur. Les professeurs le savent et sont obligés d'en tenir compte. Cela aide à la remise en question et participe au mouvement général.

Trois Quatorze — Parlons de la vie sur le campus.

Florence Bécot — Un campus est une ville. De par ses dimensions, son infrastructure, la complexité de son mode de fonctionnement, son administration, etc. Parallèlement aux cours, tout le monde ou presque a un travail, pratique une ou plusieurs activités (sport, arts, etc.). Ajoutons à

cela la vie collective : sorties (camping, vadrouilles, barbecues...), festivals, concerts, événements sportifs, manifs, clubs (d'environnement, de business, etc.). Les étudiants ne rentrent pas chez eux (ils voient leurs parents une fois tous les six mois). Leurs colocataires deviennent leur seconde famille. C'est un vrai monde autonome, un monde intense à tous les niveaux. Il faut s'arranger avec les horaires et les impératifs de chacun, ce qui n'est pas toujours évident pour les travaux de groupe. C'est assez incroyable. C'est une vie pleine et excitante. Tu es vraiment membre de ton université. Elle devient ta communauté. Tu fais beaucoup la fête. « Work hard, play hard » (« Travaile dur et amuse-toi fort ») est une notion connue et pratiquée sur le campus (parfois c'est même flippant car de ce côté-là, les étudiants — surtout les plus jeunes, ceux qui découvrent la liberté — sont souvent dans l'excès : c'est l'autre versant du fameux puritanisme !)

Trois Quatorze — Qu'en est-il des infrastructures ?

Florence Bécot — Je n'étais pas dans une université particulièrement remarquable au niveau américain et pourtant c'était très impressionnant. Ne serait-ce que les bâtiments : une bibliothèque immense et très complète, des amphithéâtres et nombreuses salles de classe, des infrastructures sportives (terrains de football, baseball, basket, 2 piscines, mur d'escalade, jacuzzis...), des cafés, salles de spectacles. Et au niveau des outils, de l'équipement, c'est pareil : l'informatique ultra-développée, un service de prêt d'ordinateurs, un réseau de relations informatiques (profs-élèves), des écrans, des rétro-projecteurs, etc. En dehors de la taille des choses, il y a la qualité, l'état du matériel, des salles de classe, la beauté des lieux (la

vue sur la baie, la montagne... !)

Trois Quatorze — Tout cela nécessite des moyens financiers ?

Florence Bécot — Ils sont énormes. Mais là encore on est très loin du système français. D'abord, il y a des capitaux privés (entreprises locales ou nationales, anciens élèves...) qui viennent compléter les capitaux publics. Et c'est vrai que les études sont payantes... et souvent chères ! Mais attention, il y a de réelles aides et de réelles possibilités de bourses d'études. Et les étudiants ont presque tous un job pendant qu'ils étudient ; ils financent donc en partie leurs études comme ça (moi par exemple, je travaillais dans la boulangerie du campus — c'était d'ailleurs très sympa). Un autre point important : ici aux États-Unis, on est convaincu qu'il faut investir dans sa formation. On parle donc plus en terme d'investissement pour le futur que de dépenses. Les étudiants s'endettent mais sont conscients des opportunités professionnelles qu'ils auront avec leur diplôme universitaire. Les perspectives d'embauche à la fin des études sont enviables par rapport à celles de la France (ici, par exemple, Microsoft, Starbucks et Boeing viennent recruter sur le campus régulièrement). C'est un cercle vertueux. Par ailleurs, il y a, ici, une idée très pragmatique de la gestion de l'argent (au niveau général de l'Université et au niveau de chaque étudiant). Le système est basé sur l'autonomie. Chaque université connaissant ses besoins : elle sera logiquement plus capable d'y répondre qu'un état qui aurait une dizaine d'universités à gérer.

Trois Quatorze — Revenons pour finir sur les conditions de ton séjour. L'échange dont tu as pu bénéficier ne peut se concevoir qu'à partir de la fin de la deuxième année d'études et à partir d'une sélection assez drastique, (niveau d'anglais notamment), n'est-ce pas ?

Florence Bécot — C'est vrai, oui. Pour ma part j'avais un très bon dossier scolaire, un très bon niveau d'anglais et j'ai été très réaliste dans le montage de mon dossier...

Trois Quatorze — ...Alors que notre but à Calvin-Thomas est de rendre ce type d'études possible dès la première année, et ce quasiment indépendamment du niveau d'anglais. La sélection ne se fera pas tant sur le niveau que sur le désir (pour les conditions financières voir ci-dessous).

L'université américaine est intéressée par le fait de recevoir des étudiants étrangers, notamment Européens. Notre but est de faire bénéficier les jeunes Français de cette opportunité.

Florence Bécot — Dans les universités

américaines, on voit en effet beaucoup d'étudiants étrangers, notamment de jeunes originaires d'Asie ou du Moyen-Orient, qui arrivent sans parler anglais. Pendant une ou deux années, ils ne vont faire quasiment que de l'anglais (en programme intensif pour étrangers). Dès que leur score au « Toefl » est satisfaisant, ils intègrent le cursus classique. Au final, ils parlent anglais couramment et sont diplômés de l'Université américaine.

Trois Quatorze — Que penses-tu de la formule que nous proposons ?

Florence Bécot — Même si cette année d'études a un coût, il faut avoir conscience que ce coût est mineur par rapport à ce qui vous est offert sur place. Je pense aux moyens dont on dispose et dont nous avons parlé. Si quelqu'un a la possibilité de partir, il ne doit pas hésiter. Car franchement quand tu sors de là tu te dis : « Je suis prêt. » Il faut penser en terme d'investissement.

Trois Quatorze — Considères-tu qu'il s'agit d'une opportunité à saisir pour ceux qui ont déjà fait une année en « High school » ?

Florence Bécot — Pour tout le monde ; mais il est certain qu'en ayant déjà participé à une année scolaire, on tire tous les bénéfices de l'Université. Tout d'abord, on est autonome au niveau de l'anglais et on a déjà une certaine emprise sur la culture qui nous permet d'avoir une longueur d'avance.

Trois Quatorze — Tu penses qu'on tire le meilleur de cette expérience quand on a déjà débroussaillé le terrain, n'est-ce pas ?

Florence Bécot — On a déjà évité quelques pièges. Bien que mon année PIE ait été extraordinaire, je m'étais aperçue en prenant du recul que j'étais passée à travers un certain nombre d'opportunités et j'ai voulu profiter au maximum de cette deuxième expérience. C'est toujours plus facile de faire mieux les choses la deuxième fois.

Trois Quatorze — Qu'as-tu appris de majeur durant cette année ?

Florence Bécot — À cause ou — devrais-je dire — grâce à certains cours, j'ai dû réfléchir sur moi-même, réfléchir à ma vie, à ce que je voulais en faire. J'ai dû mettre des mots sur mes projets personnels et professionnels. Cela n'avait jamais été le cas en trois ans de fac en France. Dans un registre totalement différent, j'ai appris à skier et à apprécier la poudreuse du Pacifique Nord Ouest !

Trois Quatorze — Qu'est-ce qui est le plus dur ?

Florence Bécot — Rien. Mais je pense que cela est dû avant tout à mon choix d'université, aux amitiés que je me suis faites et au fait d'apprécier à sa juste valeur l'opportunité qui m'était offerte. ●

Florence BÉCOT

Née le 10 mars 1983 à Rennes

Une année universitaire aux États-Unis, West Seneca, New York.

Une année scolaire aux États-Unis, Western Washington University, WA

Master en Administration entreprise et territoire, spécialité économie internationale

Travaille actuellement pour Andeo, Portland, OR. Assistante des programmes inbound (lycéens étrangers qui viennent aux US)

Responsable programme bénévolat.

CAMPUS B

Un programme de bourses d'études universitaires aux États-Unis

QU'EST-CE QUE « CAMPUS B » ?

- Un programme d'études aux USA, organisé et coordonné par Calvin-Thomas.
- CALVIN-THOMAS permet aux étudiants français titulaires du baccalauréat d'intégrer une université américaine pendant une année (renouvelable).
- CALVIN-THOMAS garantit à tous les participants l'obtention d'une bourse d'études conséquente.

À QUI S'ADRESSE « CAMPUS B » ?

- À tous les bacheliers français âgés de 18 à 26 ans, quel que soit leur niveau d'anglais.
- Ce programme est particulièrement adapté à ceux qui ont suivi une année d'études en « High school ». Leur connaissance du pays et leur niveau d'anglais leur permettent en effet de bonifier leur cycle d'études aux USA.
- Durée envisageable des études : de 1 à 4 ans (jusqu'à l'obtention d'un Bachelor's — équivalent d'un Master).

DEUX FORMULES

- ACADEMICS : tous domaines d'études
- ATHLETICS : tous domaines d'études avec pratique intensive d'un sport.

LE PROCESSUS D'INSCRIPTION

- Le candidat dépose un dossier (présentation, compétence, niveau d'anglais — score obtenu au Toefl —, domaines d'études souhaités ou envisagés...)
- En fonction de ce dossier, Calvin-Thomas, en liaison avec les universités américaines, propose un choix minimum de 7 universités (« Academics »).
- L'étudiant se détermine en fonction notamment du coût de l'université (et du montant de la bourse proposée), de la situation de l'université, des domaines d'études proposés...

COÛT DU PROGRAMME MONTANT DES BOURSES

- « ACADEMICS » : → COÛT GLOBAL : 1650 euros de frais d'inscription + coût des études après déduction de la bourse. → BOURSE D'ETUDES : Calvin-Thomas s'engage à établir deux propositions de bourses (donc de proposer deux universités) qui ne laissent qu'entre 5500 et 9000 dollars à la charge du participant. Les cinq autres propositions de bourses peuvent aller jusqu'à 50% du montant total des études.
- COÛT « ATHLETICS » → COÛT GLOBAL : 2850 euros de frais d'inscription + le coût des études après déduction de la bourse. → BOURSE D'ETUDES : Calvin-Thomas s'engage à établir une proposition de bourses (donc de proposer une université) qui ne laisse que 9000 dollars à la charge du participant. Les deux autres propositions de bourses allant de 50% à 100% du montant total des études.

CE QUE COMPREND LE COÛT D'UNE ANNÉE D'ÉTUDES « CAMPUS B »

- Les frais d'inscription et le coût du service Calvin-Thomas
- Les études aux USA
- Le logement sur le campus
- Le « Meal plan » (repas matin, midi et soir, sur le campus)
- Les frais de visa (80 euros au 1^{er} juin 07) et de transport sont à la charge du participant.

DANS QUELLES UNIVERSITÉS ?

- CALVIN-THOMAS propose des universités réparties sur tout le territoire américain, avec une nette prédominance pour le Middle West et le Sud.

EN SAVOIR PLUS

- www.calvin-thomas.com/University

RESPONSABLE DU PROGRAMME

- Benito Maldari

TÉLÉPHONE

- 04 42 91 31 01

E-MAIL

- courrier@calvin-thomas.com

Impressions d'ailleurs... suite

AU REVOIR

16 janvier. Il y a 5 mois jour pour jour, je suis partie de France. Je vole vers le Colorado, avec Karin mon amie Japonaise. Je plane au-dessus des nuages. Je ferme les yeux et je vois défiler mes premiers mois ici. Ça n'a pas toujours été facile. Mais j'ai grandi, j'ai appris à sécher mes larmes, à ouvrir les yeux, à voir la chance que j'ai. La prochaine fois que je serai assise dans un engin volant, j'aurai dit au revoir à « My american family », à mes amis, aux fous rires, au hockey sur glace, aux shows. Je suis triste et j'ai déjà peur de quitter tout ça. Ça fait mal. Tout cela va tellement me manquer.

*Mathilde, Bowie, Maryland
Un an aux USA*

COUP DE BALAI

C'est fou comme les Américains se prennent moins la tête que nous. Ils sont moins stressés, plus ouverts. Nous Français, on continue à se plaindre de leur système. Il faudrait d'abord penser à balayer devant notre porte avant de balayer devant celle des autres.

*Simon, Malden, Montana
Un an aux USA en 2005*

LA VALEUR D'UN RÊVE

C'était un rêve. Un rêve que je portais en moi depuis si longtemps ! Il m'est impossible d'en trouver la source. J'ai vraiment cru que je rêvais le matin où mon père m'a annoncé qu'il me laissait partir.

Le rêve a duré 10 mois : une famille adorable, une école où tout le monde me connaissait, une bande d'amis incroyables, des souvenirs à la pelle. Et tellement de changements en moi. Un rêve, 10 ans après : l'impression que tout cela je ne l'ai pas vraiment vécu, que ce n'était pas moi. Les souvenirs qui paraissent si lointains, et parfois trop irréels.

Je sais combien ce rêve m'a changée, ce que j'ai appris sur moi, sur les autres, sur le monde en général et sur ses valeurs. Je vois combien j'ai avancé. Sans ce rêve, je sais que je n'aurais pas mené ma vie de la même façon, que je ne me serais jamais astreinte à vivre ma vie sans regret, à saisir toutes les opportunités possibles, à toujours voir le côté positif des choses. Quand on réalise son rêve, il prend toute sa valeur.

*Valérie, Manton, Michigan
Un an aux USA en 1998*

POÈME

Partir, tout quitter / C'est comme entrer dans une pièce sombre / Avancer prudemment dans l'ombre / Tâtonnant sur le sol et les murs / Découvrir des formes sans en être sûr / Puis les yeux s'habituent / On finit par recouvrir la vue / Partir, tout quitter, pour tout reconstruire / Sarah, Aldie, Virginie
Un an aux USA en 2005

MOI ET MON FRÈRE

Aujourd'hui, il a neigé toute la journée. L'électricité a été coupée. On n'a pas eu d'école. Je suis bien ici. Je voudrais bien rester plus longtemps. Ça passe trop vite, c'est trop court. Avec Yann, mon frère jumeau (voir n°44), on s'est appelés deux fois ;

1 h 30, en tout et pour tout. Yann est la personne qui me manque le plus (avec ma famille et avec Vincent, « my best friend »). On a fait le choix de partir pour s'améliorer en anglais et pour avoir deux vies différentes, deux histoires différentes, des idées différentes... Mais je ne crois pas qu'on réussira à se séparer. Ici, j'ai fait du football américain, du « wrestling » (lutte), et de l'athlétisme. Yann fait « Track » aussi. On se tire un peu la bourre. Une fois j'ai rêvé que Yann venait dans mon école ; il rencontrait tous mes amis.

*Francis, Silver Cliff, Colorado
Un an aux USA*

MON FRÈRE ET MOI

Cette année est passée extrêmement vite, comme dans une chute libre. Excellente année : en famille, au lycée, avec les amis. Les deux derniers mois sont les meilleurs. J'ai confiance en moi, je connais la ville, je me suis fait beaucoup de potes, et l'anglais n'est plus un souci. Mon lycée est génial. Les couleurs sont le jaune et le noir, alors ici tout est jaune et noir, des murs de la classe à ma casquette. Je m'éclate, j'en profite un maximum. Durant l'année, on s'est appelés quelquefois avec Francis. On s'est mar

rés. Au retour je serai



peut-être sur pris quand il me racontera ses exploits et des anecdotes. Les trois mois qui vont suivre cette année vont être les meilleurs de ma vie : on se racontera une nouvelle histoire. On se montrera nos photos. Je suis impatient de connaître sa nouvelle attitude, ses nouvelles expressions, ses réactions. C'est trop cool d'être jumeaux.

*Yann, Billings, Montana
Un an aux USA*

MA FAMILLE ET MOI

Tout se passe bien pour moi. À l'école, j'ai des matières nouvelles : « Life-guarding » (surveillance de baignade), « Intro

to Business », « Food »... J'ai changé. Plein d'habitudes nouvelles. Et le bal de février qui approche à grands pas ! Je suis un peu comme à la maison. Mes profs me font des coucous de la main dans les couloirs. Quand ils arrivent en classe, ils me demandent toujours un petit truc : « Comment vas-tu aujourd'hui ? » ; « Comment s'est passé le week-end ? » ; « Waouh, joli tee-shirt aujourd'hui ! » Ma prof de français m'a même invitée à passer un week-end chez elle. L'école ressemble à l'idée qu'on s'en fait en regardant les films américains.

Tout ça est chouette. Mais par contre, je ne pensais pas que ce serait aussi dur. Au début on est comme une enfant qui découvre le monde. C'est merveilleux et assez facile. Mais plus le temps avance, plus on se rend compte à quel point c'est dur d'être loin des gens qu'on aime.

J'ai découvert un million de choses. J'ai découvert par exemple à quel point la famille, c'était important. Quand tu la vois tous les jours, c'est sûr que c'est banal et barbant. Les repas, par exemple ! Mais quand on est loin d'elle, elle vous manque la famille.

Alice, Altoona, Iowa / Un an aux USA

DES JOURS ET DES NUITS

Il y a eu ce jour où Maman m'a dit que ce serait bien d'aller faire un tour aux Etats-Unis. Plus tard dans la nuit, je me suis projeté dans le futur, de l'autre côté de l'Atlantique. Il y a eu ce jour où j'ai reçu ma lettre d'acceptation. Dans la nuit, du fond de mon lit, j'ai bouclé mon sac, et j'ai pris l'avion. J'ai commencé ma nouvelle vie. Il y a eu ce jour où on s'est tous retrouvés à Paris. Quatre jours merveilleux : jeux, rencontres et règlement... Dans la nuit, on s'est dit : « Tu vas où ? » ; « Aux Etats-Unis » ; « Et toi ? » ; « Aux Etats-Unis aussi », « Cool ! ».

Il y a eu ce jour où je suis parti, où j'ai dit au revoir à Papa, à Maman, aux amis, à ma vie. Dans la nuit, au fond de mon lit, je me suis dit : « Qu'est-ce que tu fous ici ? »

Il y a eu ce jour, ce premier jour d'école, et cette nuit qui a suivi où j'ai pleuré de nostalgie. J'ai pleuré ma France, j'ai pleuré ma routine, mon petit trajet pour me rendre au lycée, mon petit-déjeuner !

Et puis il y a eu tous ces jours qui ont suivi, ces matins où je me suis réveillé aux anges, ces journées entourées d'amis, ce temps passé à « Woodfruff High School », à parler

anglais. Et toutes ces nuits, au fond de mon lit, à penser que tout cela valait vraiment le coup, que la réalité était bel et bien à la hauteur de ce dont j'avais rêvé auparavant.

Remy, Preoria, Iowa / Un an aux USA

UNE JOURNÉE EN MOINS

J'ai mal dormi. Cinq heures à peine. Bene, le fils de ma famille — accessoirement, l'un de mes meilleurs amis — a mal dormi lui aussi. Il ne nous reste que onze semaines. Comme ils disent tous ici, c'est : « Terrible ! ».

Ce matin, je vais en cours. Première heure : « Français ». Je m'ennuie un peu. Mais c'est le cours qui m'a le plus aidé à m'intégrer. Je conseille à tout le monde de suivre le cours de français à l'étranger. Ensuite « Geo ». Là, je participe beaucoup. Quel plaisir de parler Allemand ! « Maths » : les élèves sont stressés. « Espagnol » : notre prof nous donne une leçon de cuisine. Je suis incapable d'aligner deux mots, mais mon prof est très indulgent avec moi. Il a passé une année à l'étranger, il sait ce que c'est ! On finit par « Allemand » et « Anglais ». Après les cours, j'aide Bene en français.

Ma vie en Allemagne est la plus belle chose que j'ai pu vivre jusque-là. Dans ma première famille, tout n'était pas parfait, mais là, je m'épanouis complètement. On m'apprécie. J'apprécie. Je ne veux pas rentrer. Je veux rester ici. Je veux boire de la bière avec Bene, manger des saucisses bavaroises et faire la fête.

Une journée s'achève. Onze semaines moins un jour ! Ça passe si vite. *Simon, Wülfingen, Bavière
Un an en Allemagne*

MELTING POT ?

Le premier jour lorsque tu arrives à la « High school », tu es assez choquée, car tu découvres que le « melting pot » américain, c'est



Joséphine, Portland, Victoria, Australie

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

CONVOCACTION & MANDAT

La prochaine « Assemblée Générale » (A.G.) de PIE se tiendra le vendredi 22 juin 2007 à 18 h, au bureau national de l'association, au 39 de la rue Espariat, à AIX-EN-PROVENCE.

L'ordre du jour sera le suivant : Approbation du compte-rendu de l'assemblée 2004

- Rapport moral et financier de l'exercice clos le 31.10.06
- Renouvellement du conseil
- Fixation de la cotisation annuelle
- Questions diverses

Je soussigné(e) : _____

absent(e) lors de l'assemblée générale,

donne pouvoir à : _____

Pour m'y représenter et participer à tout vote en mon nom.

Fait à : _____, le _____

Signature, précédée de la mention « Bon pour pouvoir »

Cet avis tient lieu de convocation
Coupon à retourner à PIE, 39 rue Espariat, 13100 AIX-EN-PROVENCE

LETTRE DE NICOLAS SARKOZY À L'UNSE

En réponse à une lettre de l'UNSE* (Union nationale des séjours linguistiques de longue durée), le candidat à la présidence de la République et futur Président, Nicolas Sarkozy, écrivait le 19 avril 2007 :

« J'ai pris connaissance de vos réflexions sur la mobilité des élèves et l'apprentissage des langues avec grand intérêt. Je partage tout à fait votre souci de voir les séjours à l'étranger se développer. Comme vous le soulignez, ces séjours sont complémentaires des connaissances acquises à l'école et constituent des atouts déterminants sur le plan professionnel et personnel. Je veux encourager les établissements à accepter cette mobilité, lorsque cela sera possible, car je pense ce type d'échanges nécessaire dans une société moderne marquée par la mondialisation. Des partenariats existent déjà et fonctionnent très bien. Il faut continuer à renforcer l'information des élèves et des équipes éducatives sur l'ensemble des possibilités existantes, sur les diverses destinations ou formules de stages et de séjours, sur les financements, pour étendre au plus grand nombre le bénéfice de tels échanges [...]

Soyez assuré que je suis conscient des enjeux et que la réussite de notre jeunesse est au centre de mes préoccupations [...]

EMPLOI

PIE est à la recherche d'un(e) ancien(ne) participant(e) PIE ou Calvin-Thomas, susceptible d'occuper le poste de responsable du Bureau de Paris (Paris 12^e).
Contrat : CDI, plein temps — Contact : Laurent Bachelot : 04 42 91 31 00



Francis, Raleigh, Durham North Carolina

les « blacks » avec les « blacks »... les « blancs » avec les « blancs », les hispaniques avec... Personne ne se mélange. Dans la cour, il y a des clans de couleurs et de cultures. Difficile de comprendre ce côté des Américains, eux qui se disent ouverts, et qui ont mené tout au long de leur histoire de nombreux combats contre la discrimination raciale ! Mais je crois que ce problème est assez typique de la Floride. Le premier jour, au moment où j'ai fait mon inscription à l'école, on m'a demandé ma « race ». C'est tout de même fou que dans une école publique — un lieu où tout le monde est censé recevoir la même éducation, ils classent les gens par couleurs !

Il m'est arrivé plusieurs fois de parler avec des élèves « blacks », et à chaque fois, cinq personnes au moins ont appelé ma « host mum » pour raconter des histoires à dormir debout entre moi et l'élève en question.

Sinon — et pour faire un petit tour d'horizon des personnes qui peuplent ma « High school » — on a : les blondes-cheerleader-je-me-la-pète-à-fond-les-ballons ; les obèses-qui-se-la-racontent-un-petit-peu (mais moins) ; les blondes-obèses-qui-se-croient-trop-belles (et sans être un poil méchante, c'est hyper drôle) ; les footballeurs américains-qui-portent-leur-maillot-de-foot-tous-les-jours-de-game ; les gothiques-très-très-extravagants... et puis il y a tous les autres qui ne sont pas si différents des Français, mais qui, pour la plupart, ont un style vestimentaire pitoyable !

Marine, Live Oak, Floride

Un an aux USA

La suite du témoignage de Marine est publiée sur le net : www.piefrance.com/impressions

UN NOËL À LA PLAGE

Cette année, j'ai passé un Noël un peu spécial. Le matin, on a ouvert les cadeaux, et puis on a filé à la plage. Au programme : fête et soleil. Il faisait 35 degrés. J'ai savouré cette journée, comme j'ai savouré toutes celles que je vis ici depuis cinq mois. L'Australie est un pays super et fabuleux. Le lycée est merveilleux. Le système est totalement différent

du nôtre. J'aimerais tellement que l'école française s'en inspire ! Les profs sont des amis, les cours passionnants. Que du bonheur ! Futurs participants, ne vous posez pas trop de questions. Ne vous demandez pas si vous allez réussir ou non. Quoi qu'il arrive, vous tirerez quelque chose de cette expérience. Thomas, Yeppoon, Queensland
Un an en Australie

À LA PISCINE

Des problèmes, j'en ai eu. Au point de me dire : « Qu'est ce que tu fais là ? Il fait froid. Y'a plein de chasseurs, tu dois te lever tôt — très tôt — pour aller à l'école... » Et puis un jour — je me souviens, c'était pendant une compétition de natation —, j'ai eu la réponse : j'étais là pour casser la monotonie, pour changer de point de vue, de mode de pensée. Pour faire un bilan aussi. Ici j'ai rencontré l'ado Américain « basic », gentil, patient, qui ne te juge pas, et qui s'intéresse beaucoup à l'âge légal pour consommer de l'alcool (mais bon, chacun a ses questions !). Il faut partir. Ça vaut définitivement le coup. Jeremy, Algonac, Michigan / Un an aux USA

TO GO BACK

Je me posais sans cesse la question : « Comment briser la routine et vivre autre chose ? » Et j'ai eu la chance un jour de tomber sur l'association PIE. Malgré mes lacunes en anglais, et malgré l'appréhension de mes parents, j'ai pu partir. Cette année dans l'Oregon a été une transition primordiale dans mon existence : motivation, responsabilité, tolérance, sensibilité, ouverture... Voilà les mots qui sont les miens depuis que j'ai réalisé ce voyage au long cours. Je suis rentré. Et le désir de repartir est né. Il s'est fait de plus en plus pressant. Au point que je fasse des recherches. J'ai trouvé une formation dans l'aéronautique, en Louisiane, j'ai pris un congé sabbatique dans mon entreprise, et je retourne donc bientôt au pays de l'Oncle Sam. Je vous laisse sur cette pensée de Francis Bacon : « Les voyages sont l'éducation de la jeunesse et l'expérience de la vieillesse. » Cédric / Un an aux USA en 2000

AUTO-CRITIQUE

J'ai de bonnes relations avec les gens, car je suis plutôt agréable et souriante, mais je suis timide, trop timide. Alors ça reste assez difficile d'avoir des amis. Quand je leur téléphone, ils me disent : « Pas de problèmes, je viens te chercher, etc. » Ils sont adorables, mais j'aimerais tant que ça vienne d'eux. Côté timidité, je ne suis donc pas très contente de moi. Car cela fait tout de même cinq mois que je suis là, et cinq mois, c'est long. J'aurais pu aller plus vite ! Alienor, Springfield, Illinois / Un an aux USA

UNE PETITE BULLE

Lire *Trois Quatorze*, c'est comme si on me racontait ma propre année, c'est comme si j'écoutais mon histoire. Je ressens exactement la même chose que toutes ces personnes qui, un jour, ont décidé de plonger dans l'inconnu, de se lancer dans cette expérience inouïe. J'ai vécu à Ohope Beach. Rien que le mot « Ohope Beach » — rien que sa sonorité — me fait vibrer, me plonge dans cette atmosphère paradisiaque. La maison était située à 200 mètres de la plage et à 150 mètres du port. Les habitants voyaient la vie en rose, ils ne stressaient pas, ils étaient accueillants... Même plus que ça... super accueillants. On parlait — on vivait — surf, ski nautique, plage, fun. On était pieds nus. 24 h sur 24 d'art maori, de « Kiwi life ». J'ai eu la chance de sauver une baleine. J'avais une super famille, une génialissime sœur d'accueil. Et puis il a fallu quitter tout ça.

Je hais le petit aéroport de Whakatane, où tout a pris fin si vite. Je le hais autant que j'ai envie de le revoir. Un jour.

Aujourd'hui je vis avec une petite bulle au-dessus de la tête, une petite bulle pleine de souvenirs. Et quand je relis *Trois Quatorze*, ma petite bulle s'agrandit. Je tenais, à ma façon, à remercier tous ceux qui témoignent dans ce journal.

Mathilde

Un an en Nouvelle-Zélande en 2006

CONSTRUIRE

J'ai atterri dans une famille où ça ne marchait pas du tout. Plus de règles

TROIS QUATORZE N°46 SPECIAL PHOTOS

Le 46^e numéro de *Trois Quatorze*, qui sortira à l'automne prochain, sera en majeure partie consacré à un grand album photo.

Pour composer cet album, *Trois Quatorze* invite tous ceux qui gravitent autour de PIE et de Calvin-Thomas (participants, anciens, salariés, délégués, correspondant, partenaire, parents, famille d'accueil...) à envoyer à la rédaction du journal, la ou les photos qu'ils aiment et qu'ils souhaitent voir publier.

Sujet des photos : les images doivent se rapporter de près ou de loin aux séjours à l'étranger. Pas de limitation de date. Documents anciens très recherchés.

Format : Tous les supports sont acceptés : papier, diapo, numérique...

Les documents papier seront retournés à leur propriétaires (ne pas omettre de marquer son nom au dos du document.)

Les images numériques doivent être fournies si possible en JPEG (format compressé) mais sans réduire la taille de l'image (minimum 300 Ko)

E-mail : trois.quatorze@piefrance.com
Adresse postale : PIE, 314, 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE

La plupart des nombreuses photos qui ont été envoyées à *Trois Quatorze* à l'occasion de la sortie du numéro 45 seront publiées dans ce grand album.

que de liberté, aucune affection, aucune discussion, de la méchanceté. Et puis, comme par magie, j'ai connu cette autre famille. Ils m'ont proposé de venir vivre avec eux. Mais seul problème, il n'y avait pas vraiment de place pour moi. Sauf à construire une chambre au sous-sol. J'ai dit : « J'adore cette idée. » Il y avait tout à faire, tout à construire avec eux. Je suis sortie exténuée. Mais ma vie a changé. J'aime ma vie américaine faite de plein de petites choses futiles. Au-delà des coups de blues, des périodes de désespoir, il reste la fierté, la confiance, les liens forts, la famille, et tout ce que l'on apprend.

Alice, Greenville, Caroline du Sud
Un an aux USA

CITOYEN DE L'OcéAN ATLANTIQUE

Oui, la France me manque. Enormément. Ma famille me manque, mes amis me manquent, mon quotidien me manque. J'aimerais pouvoir rentrer, revoir tout le monde, prendre dans mes bras les gens que j'aime. Mais j'aime aussi ma nouvelle vie, ma nouvelle famille, mes nouveaux amis. Je sais que plus rien ne sera jamais comme avant, que peu importe le pays où je serai désormais, que ce soit la France ou les USA, il y aura toujours une part de moi ailleurs. Je suis écartelé, je suis comme au milieu de l'Océan Atlantique.

Julien, Middletown, Maryland

Un an aux USA

LES ECRIVAINS PARLENT DU VOYAGE...

Aujourd'hui : l'exil vu par Céline, et le tourisme par Larbaud

C'est cela l'exil, l'étranger, cette inexorable observation de l'existence telle qu'elle est vraiment pendant ces quelques heures lucides, exceptionnelles dans la trame du temps humain, où les habitudes du pays précédent vous abandonnent sans que les autres, les nouvelles, vous aient encore suffisamment abruti.

Louis-Ferdinand Céline — Voyage au bout de la nuit

Triste mot : touristes. Les étrangers séparés de la vie du pays par la couche atmosphérique qu'ils transportent avec eux. Habitudes, intérêts, bavardages de leur villes, jargons de leur sectes.

Valéry Larbaud — Mon plus secret conseil



Elections présidentielles : sondage « Trois Quatorze »

Deux sondages, réalisés par *Trois Quatorze* auprès des participants actuels au programme d'une année scolaire à l'étranger, et ce, à une semaine du premier et du second tour, ont donné les résultats suivants :

1^{er} tour

Blanc ou nul : 2,9 %
Bové : 3,8 %
Voinet : 13,1 %
Bayrou : 15,5 %
Royal : 28,1 %
Sarkozy : 39,5 %

2^e tour

Blanc ou nul : 4,5 %
Sarkozy : 38,12 %
Royal : 61,88 %

Leurs slogans

Bougeons ! — Bouger ! — Redémarrer — Le permis à 16 ans — De l'audace, toujours de l'audace !
Une école ouverte — Un logement pour tous — Changeons l'école ! — Pour un monde plus mieux !
Réformons l'école ! — Changeons la France ! — Ouvrons-nous à l'Europe ! — S'ouvrir au monde
À diplôme égal, salaire égal — Egalité hommes-femmes ! — Démocratie, égalité ! — Aidons les pauvres !
Stop à l'anarchie ! — En finir avec l'hypocrisie... et la stupidité !

DEVENIR ADHÉRENT PIE

Pour soutenir la vie et l'activité associatives, et notamment la publication de *Trois Quatorze*. Cotisation annuelle : 10 euros

J'aimerais devenir adhérent à l'association PIE.
Coupon à remplir et à retourner à :
PIE : 39, rue Espariat - 13100 AIX EN PROVENCE

Nom & Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

PORTRAIT

La route tranquille de Sophie Sorba, déléguée régionale en Corse

Les bonheurs de Sophie



Un brin de distance, de retenue, certains parleront de pudeur, voire même de froideur. « François, mon mari, me le dit parfois. » Elle ne s'en offusque pas. Elle est lucide ; elle sait d'où elle vient, et elle a compris depuis longtemps qu'« on ne se refaisait ja-mais complètement ».

Le temps, elle le décrit — le dessine devant nous — en traçant une droite. D'autres feraient des volutes, ou des cercles, ou encore des labyrinthes, des lignes plus tordues ou plus compliquées en somme. Sophie, elle, voit la vie plus calmement : « Une route tranquille, presque linéaire. »

Sur cette route — et pour nous raconter son histoire — elle pose quatre points. Ils sont espacés très régulièrement, elle y adjoint quatre chiffres : zéro, douze, vingt et vingt-huit. « Zéro », c'est le point de départ, la naissance à Bergues, dans le département du Nord, « par un beau jour de pluie, le jeudi de l'ascension ». Milieu bourgeois, plutôt aisé — voire très aisé du côté du père. Les deux parents sont originaires de la région. Monsieur Degaey est flamand. « Tout ce qu'il y a de plus flamand », précise-t-elle avec une pointe de sarcasme. « Il parlait flamand, il était commerçant, qui plus est ! » Elle se durcit un peu ; maintenant elle parle de lui comme d'une « caricature du Flamand ». On jurerait qu'elle veut ajouter un couplet à une chanson de Jacques Brel : « Chez nous, [comprenez : « Chez ces gens-là »] un sou est un sou, on ne donne pas, on ne prête pas, tout s'achète, tout se vend, tout se garde. » Elle insiste : « Le Flamand est près de ses sous, près de sa terre, il faut qu'il possède, c'en est une horreur ! » Elle nous raconte l'histoire d'un de ses grands-oncles, « un grand propriétaire terrien — et rentier par-dessus le marché — qui, chaque jour de l'an, recevait poignées de main et cadeaux de la part de ses fermiers, et qui aimait goûter sa terre. » On ne comprend

ture qu'on lui impose à sept ans, quand on l'envoie en pension, à Dunkerque. « Aujourd'hui, Maman me dit que c'est moi qui ai demandé ! » Elle en sourit : « Je n'ai aucun souvenir de cela, et je me demande franchement comment une enfant de sept ans peut réclamer la pension ! C'est un peu n'importe quoi. » Mais elle ne garde pas de mauvais souvenirs de ce passage : « J'étais la petite dernière, tout le monde m'a pris sous son aile, les bonnes sœurs m'emmenaient faire les courses avec elles en 2CV, le mercredi j'allais chez ma grand-mère que j'adorais. » Sophie grandit ainsi, sans à-coups particuliers, jusqu'à ce que sa route croise de plus près celle plus accidentée de son père. « De formation, il était commis-priseur, mais à son grand regret, il n'avait jamais exercé. Il avait repris l'affaire de commerce en gros de son propre père. Affaire qu'il a développée, développée, développée... » Sous sa direction, le groupe Lemaire a grossi : soixante-cinq supermarchés de taille tout à fait honorable, de gros moyens. « Ses copains c'étaient Edouard Leclerc et compagnie. Ils ont tous commencé ensemble, même centrale d'achat, même monde. Mon père gagnait vraiment beaucoup d'argent. Je n'ai jamais vu exactement combien, mais on avait un train de vie exceptionnel. On ne manquait vraiment de rien à la maison ! » Sauf, à n'en pas douter, d'un peu de chaleur, de contact, de relation : « Avec ma mère, je me suis toujours sentie très proche, mais avec mon père il y avait — et il y aura toujours — une distance énorme. »

Un jour, l'affaire tombe à l'eau. Elle dit : « Mon père s'est cassé la gueule », pour dire : « Il a fait faillite. » « Pourquoi, comment ? Le fin fond de l'histoire, je ne le connaîtrai jamais. » Le père est trop secret, trop orgueilleux pour aborder le sujet, « même aujourd'hui, même 30 ans après ». Toujours est-il que tout part à vau-l'eau : « La maison énorme, le personnel, la cave et les grands vins, les voyages, les tableaux, les meubles et les accessoires... »

Pour un enfant à qui on ne parle pas, il n'y a pas de signes avant-coureurs. La petite Sophie est donc surprise de voir un jour surgir « des hommes en costume ». Elle s'en souvient très bien : « Les huissiers notaient tout, pièce par pièce, jusqu'aux lustres, aux assiettes, aux lits... » Et puis, la semaine suivante, tout a disparu. Tout. Il ne restait rien que nos lits dans leur plus simple expression — des matelas en fait — une table, quatre chaises... La maison, les meubles, les vins... Tout est vendu aux enchères. « Je me souviens très bien que des amis de mes parents leur ont racheté leur bois de lit, pour leur redonner ensuite. C'était leur lit de mariage. Beau geste. Quant à la maison, elle a été rachetée par un marchand de cochons. Ça m'avait frappée ! » Un monde se volatilise. Le monde de Sophie ? Pas si sûr, plutôt celui du père et de son image. Le père qui s'enferme un peu plus dans ses excès, qui campe dans une caravane devant son supermarché, qui se lance dans une grève de la faim (« Une grève à la papa », précise-t-elle, « avec soupe et gryère

rapé ! »). Avec le temps, Sophie prendra habituellement ses distances avec cet événement, ce petit tremblement de terre. Elle ne garde, en réalité, aucune rancœur, aucune aigreur vis-à-vis de quiconque ; elle ne se replie pas, bien au contraire ; elle aiguise plutôt son sens critique, son sens de la mesure et de l'humour. « Avec mes frères et soeurs, on en parle souvent, et on en rigole. » Le temps va lui permettre de mettre à jour les erreurs du père, son entêtement, sa dureté. « Toute petite », ajoute-t-elle, « j'ai dû lui demander pardon de n'avoir pas fini un quartier de pomme ! Plus tard, quand j'ai eu mon bac, il m'a dit : « C'est pas avec ce que tu as fait que tu méritais de l'avoir. » Elle parle d'un « handicapé affectif ». Elle dit qu'il n'a pas changé : « Il s'enferme souvent. Récemment encore il a refait une grève de la faim pour une histoire de PV impayé ! » Elle en parle avec renoncement plus qu'avec tristesse, comme pour souligner le ridicule de l'affaire.

À quelque chose, banqueroute est bonne ! Sophie sortira grandie de l'affaire, et forte d'un certain détachement dans sa relation à l'argent. Quant à l'attitude de son père, elle lui servira d'anti-leçon de vie. Par la suite, elle veillera entre autres à ne pas cacher les choses, à être attentive aux autres — et notamment aux besoins de ses enfants (on pense aux séjours à l'étranger qu'elle et son mari favoriseront). Elle veillera à accueillir aussi. Elle ouvrira sa maison aux visiteurs, aux amis de passage, aux étrangers aussi.

En attendant, le plus dur reste à venir. Pas tant pour Sophie qui verra sa famille déménager à Dunkerque — ce qui l'autorisera à quitter le pensionnat, à retrouver un vrai foyer et plus de liberté — mais pour la mère, qui n'échappera jamais à l'emprise et aux frasques du père. « Elle a fait une grosse dépression. Ce n'était pas forcément lié à la faillite. C'était plutôt lié à la mort de ma grand-mère, au départ de ses enfants, à l'attitude générale de mon père. Je ne sais pas trop en fait. Mais je sais qu'il lui en a fait baver. En réalité, elle ne s'en est jamais sortie. » Sophie prend alors un crayon et pour expliquer le parcours de sa mère, esquisse un gribouillis informe — un véritable sac de nœuds — qui contraste absolument avec sa ligne à elle, si franche et si limpide. « J'ai essayé d'aider ma mère, mais c'était dur. Mon père ne voyait rien, il cultivait plutôt sa parano. » La période est donc « galère ». On comprend alors que la route de Sophie bien que linéaire « n'est pas une autoroute ». « Non, sûrement pas, il y a des courbes, des pièges, des obstacles. »

La borne « Vingt », annonce un vrai virage ; celui de l'émancipation, du bonheur. Bonheur de vivre à deux, puis à trois, quatre, cinq, six. En dix ans, jusqu'à la borne « vingt-huit », tout va changer. Elle rencontre François. Il est en médecine. Elle est en pédicurie-podologie. Elle souffre encore de la disparition accidentelle d'un frère. Certains disent du bonheur qu'il n'existe pas, qu'il consiste simplement à éloigner au maximum le malheur. C'est peut-être ce que Sophie et François ont réussi à faire l'un pour l'autre. Moins plus moins font plus : c'est

mathématique. C'est l'époque des vaches maigres, mais des vraies joies de l'existence. Au début c'est « La Bohème ». « On était vraiment ric-rac. C'était dur au niveau pratique de mener en même temps les études et l'éducation des enfants, mais on savait que les choses ne pouvaient que s'arranger, alors... » Alors, c'était facile. La vie continue ainsi. On trace la route en famille.

Les enfants vont grandir : adolescents, ils découvriront les voyages au long cours. Sophie et François les aideront à assouvir leur désir d'évasion. Sophie qui a arrêté de travailler assez tôt, va s'investir sérieusement dans l'association PIE. Elle deviendra déléguée régionale de la région Nord, jusqu'à ce qu'elle et la famille déménagent en Corse, où elle vit actuellement. Elle affirme sans détour que « le Nord ne lui manque pas ». « J'y ai vécu quarante-deux ans, mais je n'ai aucune nostalgie. Je sais que je suis de là-bas, je suis contente d'y retourner, pour voir les amis, mais la Corse est aujourd'hui chez moi. J'ai tout de suite senti que j'étais bien ici. » De l'île, elle retient bien sûr la beauté ; de ses habitants, elle apprécie cette forme de fierté qui les rend à la fois hospitaliers et distants.

On reprend la route et l'on s'étend encore sur l'aspect heureux de l'existence. « Pour moi ça roule », dit-elle. « Mes enfants, ça va ! Pas trop de soucis. » Elle nous parle de ce qu'elle aime. On évoque le vin, la bonne cuisine, les fleurs, les paysages. Sophie ne se prend pas la tête. On la devine bonne vivante, mais sans que jamais la passion l'emporte. Chez elle, le bonheur et la réussite ne doivent pas déborder. Ils ne doivent pas éclabousser les autres. Il en va du savoir-vivre, de la politesse. C'est qu'il reste un peu de Nord en Sophie... et qu'il y a un peu de Corse aussi.

On regarde droit devant : au bout de la ligne. On veut savoir ce qui attend Sophie : « Je suis comme tout le monde, je n'en n'ai aucune idée. Si on me disait « Qu'est-ce que tu veux demain ? », je répondrais : « Que ça continue comme ça ». Tout va très bien. Mais en même temps, je sens que je suis arrivée à un point où il va falloir bifurquer. J'ai choisi cette vie, j'ai choisi des tas de choses — avoir des enfants, arrêter de travailler, etc. — mais les enfants grandissent — en disant cela, elle sous-entend qu'ils vont bientôt être tous partis — et, à nouveau, il faudra bientôt choisir. » Voyager, reprendre des études ? Pour ne pas tomber, c'est bien connu, il faut sans cesse avancer. Sophie est à l'orée d'un nouveau chemin. Elle sait qu'elle maintiendra l'équilibre en créant un peu de déséquilibre.

Elle sait aussi qu'il faut regarder dans le rétroviseur, mais qu'on se doit de le faire furtivement, et toujours dans l'idée d'éviter les dangers à venir. Pas question de s'attarder sur le passé, de redessiner son parcours, de se dire : « Tiens, j'aurais plutôt dû passer par là ! » Son but premier, sa vraie ambition, est sans doute d'avancer tranquille et sereine sur la petite route de campagne que dessine au bout du compte son existence. On reçoit cela comme un message, une modeste leçon de conduite de vie.

A quelque chose, banqueroute est bonne

pas bien l'image. Elle explique : « Ce n'est pas une image. Il mangeait sa terre. » Elle appuie : « Oui, oui, concrètement, il la mangeait, la goûtait. » Sophie a pris ses distances avec ce monde : inconsciemment au moins, elle a cherché à fuir — ce qu'avec une douceur retrouvée elle appelle maintenant — « ce côté très désagréable du Flamand. » De l'argent, elle parle en effet avec légèreté. L'argent est devenu pour elle un outil, « en aucun cas un but », en aucune façon un moteur. Quiconque la connaît peut témoigner de son peu d'intérêt pour ce luxe qu'elle a connu et touché. Aujourd'hui à n'en pas douter, la volupté pour Sophie est ailleurs. Il lui a fallu du temps pour dépasser cet atavisme. Il lui a fallu notamment franchir la borne « Douze ».

Douze ans. C'est l'âge de la rupture. La famille — deux parents, quatre enfants — a d'abord grandi « normalement ». « J'ai eu une enfance classique, j'avais tout pour être heureuse. » Elle s'attarde tout de même sur la petite rup-

